
Une leçon de flûte avant de mourir
et la Presse

VOILÀ ALÉSIA

La tragédie a ceci d'effroyablement vivace qu'elle n'a besoin ni d'oripeaux ni de clinquant pour venir éclabousser les plus humbles, les plus simples, les moins tragiques des fourmis humaines qui peuplent un vieil immeuble locatif lausannois – un immeuble profondément universel, donc.

Ainsi, une concierge possessive et territoriale va, au bout d'une véritable guerre de tranchées, accéder au tragique en assistant aux derniers moments de sa raison d'exister, en pressentant la fin de son pouvoir sur les êtres et sur les choses. Jacques-Étienne Bovard nous plonge du bout des doigts dans un petit univers clos, noyé dans une routine ubuesque, et qu'un changement somme toute banal – l'arrivée d'un nouveau locataire – va transformer en scène antique.

Catalyseur de ce bond dans la théâtralité d'un Sophocle, cet étudiant qui planche sur la bataille d'Alésia, et que ses connaissances sur la stratégie antique n'aideront pas à démêler l'écheveau des âmes. L'enjeu de la lutte? Le droit de survivre par la musique, de transformer le monde

par le truchement de Mozart et de Beethoven, le rêve d'échapper à la petite mort des existences végétatives – celles de plusieurs ombres de vieillards qui hantent les immeubles –, d'oublier les machines qui éventrent la terre dans leur vrombissement insoutenable, juste en face des minces fenêtres des appartements, de retarder la décomposition de l'âme en masquant la déchéance des corps.

Omniprésents, aussi, les beaux sentiments (thème cher à l'auteur?), sournois de bonne volonté, de dévouement, de bonnes actions dignes d'un gentil boy-scout, aussi destructeurs qu'innocemment positifs. Et terrible la transposition semi-consciente qu'opère le jeune narrateur entre la concierge (la « strige », dans son latin) qu'il méprise et la belle Nadia qui le méprise à l'en mettre à la porte de son cœur, de sa vie... et de son appartement.

Jacques-Étienne Bovard signe là un livre incisif, fort beau, qu'on lit d'une traite et qu'on relit avec le plaisir de découvrir tous les signes qu'on avait ratés, le drame enfin des gens qui bornent leur existence à un monde clos : les otakus d'un locatif lausannois. La lutte pour le pouvoir a lieu, après tout, à tous les étages de la société, et un escalier d'immeuble peut être aussi riche en combat qu'Alésia. Et, le drame accompli, un seul mot, absolu, irrévocable, tragique : voilà.

GÉRALDINE FREEMAN-RODRIGUEZ

Écriture 56, 2000

UNE LEÇON DE FLÛTE AVANT DE MOURIR

*Le violon gémit
comme un cœur qu'on afflige*
CHARLES BAUDELAIRE

Dernier roman de Jacques-Étienne Bovard, *Une leçon de flûte avant de mourir* raconte une amitié qui naît et grandit grâce à la musique entre un étudiant et un vieil homme. Le récit se veut simple, allant et emporte allégrement le lecteur avec lui.

Le narrateur, Gilles Vanneau, mémorant en histoire ancienne, emménage dans un vieil immeuble délabré de la périphérie lausannoise. Un appartement de deux pièces crasseux avec quelques meubles de fortune, vue sur les chantiers de démolition ou s'élève « un concert de pics et de moteurs surmenés » : Gilles ne pouvait guère espérer mieux à portée de sa bourse. Les autres locataires s'accordent à l'endroit, presque tous retraités, la santé entamée par l'âge. La mort menace les murs jaunâtres et les visages flétris.

Gilles s'installe donc malgré la tristesse des lieux, quand soudain lui parvient un air de violon à travers la cloison, exécuté d'un archet de maître.

Mais la musique s'interrompt brusquement, et c'est un raclement de violoncelle qui reprend alors une série de gammes avec acharnement, « À croire que deux musiciens se succédaient de l'autre côté de la paroi ». Gilles fait peu après connaissance de son voisin de palier, Édouard Laroche, violoniste de carrière qui, à cause de son épaule arthritique, n'a plus que de rares instants pour faire vibrer son instrument, plus courts de jour en jour. Il sent la mort venir. Pour lutter contre elle, il s'est mis au violoncelle. N'est-ce pas là affirmer de la plus belle manière qu'il ne veut pas mourir avant son heure ?

Gilles a tâté un peu de violon il y a longtemps, mais ne peut « même pas prétendre au titre de violoniste raté... ». Édouard lui fait alors don de son violon et décide avec autorité de lui donner des cours. Il aura ainsi « le sentiment d'avoir dérobé, oui, exactement, subtilisé quelque chose à la mort ». Gilles essaie de refuser, retenu par ses complexes de violoniste médiocre, mais la ferveur du vieux, sa « générosité folle » l'entraînent comme « une très chère musique *de fond* ». À l'exemple d'Édouard, il se met à répéter ses gammes, et déchiffre la *Romance en sol* de Beethoven sans plus de réticences :

« {...} je m'y déployais à bride abattue, cette œuvre divine balayant tout ce que j'avais pu me forger de sages acceptations la minute d'avant, n'ayant de toute évidence été composée que pour faire chanter ce Guadagnini entre les casseroles et les saucisses aux choux suspendues, composée même à ma seule intention, puisque s'y révélait enfin la vraie mesure d'un virtuose nouveau, nommé Gilles Vanneau {...} »

Ainsi qu'Édouard se dresse contre la mort en apprenant à jouer du violoncelle, Gilles dépasse le « violoniste raté » qu'il croyait être. La dignité et l'autorité du maître portent l'élève au-dessus de sa médiocrité. Édouard a ces belles paroles impériales, ici, quand il propose à Gilles le concerto de Beethoven après la *Romance* :

« Bon, assez de ces mignardises pour dames. Là, on entre dans un autre monde. Ce n'est pas exactement facile, me diras-tu, mais tu verras bientôt par toi-même que cette œuvre est tout simplement une preuve de l'existence de Dieu. On est donc soutenu... »

La mort n'est pas la seule menace pour Édouard. La concierge de l'immeuble, M^{me} Malamondieu, ne supporte pas le bruit du violoncelle. Elle clame à Gilles de « sa voix de clarinette glacée » :

« Oui monsieur, du violoncelle qu'il joue, jusqu'à croire que c'est dans votre crâne que ça se passe, en direct ! Et c'est pas du Rubinstein, je peux vous dire ! »

Une concierge réglementeuse, « l'helvétique maniaque dans toute son horreur », pour qui la musique n'est que désordre. Elle veut tout faire pour envoyer Édouard dans un EMS. Gilles défendra alors son ami contre les attaques de M^{me} Malamondieu, qui se plaît à enduire les escaliers de savon noir, à dérégler la minuterie du sous-sol, « ne laissant la lumière allumée que le temps exact qu'il fallait à de tels locataires [...] pour aller d'un interrupteur à l'autre ». Une véritable guerre des étages : « Le balai de cuisine contre le Guadagnini, la mesquinerie au ras du sol contre l'art... » Mais Gilles oublie l'art et Beethoven quand il combat la concierge sur son propre terrain, et devient aussi mesquin qu'elle :

« Ah, elle trouvait rigolo de me dévisser les "plombs" ? Je lui préparerais des facéties dans le même registre, mais avec quelques dièzes supplémentaires... »

C'est seulement à ce moment de la narration que Gilles voit autrement l'adversaire : elle n'est plus seulement cet « épouvantail commode » ni cette « névrosée du règlement », mais aussi « une simple femme avec son âge, ses tâches, sa solitude, ses angoisses, ses blessures... ». Et l'acharnement du « propre en ordre » ne ressemble-t-il pas à celui d'Édouard sur son violoncelle ? Les deux personnages sont d'ailleurs décrits avec la même sympathie, qu'elle soit tendre ou moqueuse.

Nous le voyons, ce récit contient tous les ingrédients pour plaire à un large public. Il n'est pourtant pas exempt de faiblesse.

La fin du roman, d'une part, nous semble hâtive : la dernière page règle le sort des personnages en quelques phrases. D'autre part certains moments glissent un peu facilement dans le pathétisme, les répliques d'Édouard ont

parfois tendance à être suaves. Édouard, que l'on dit pourtant si impérial devant la mort, lucide et calme, aussi digne que Socrate, lequel, dans la légende, voulut prendre une leçon de flûte à la veille de son exécution simplement pour prendre une leçon de flûte avant de mourir.

BENOÎT MEISTER
La Nation, 2000

LA MUSIQUE DES ÊTRES

Belle histoire d'amitié, Une leçon de flûte avant de mourir, de Jacques-Étienne Bovard, marque une avancée de l'écrivain dans le sens de l'empathie.

Avec quatre romans et deux recueils de nouvelles, dont les très populaires *Nains de jardin*, Jacques-Étienne Bovard est devenu, avant le cap de la quarantaine, l'un des auteurs romands les plus appréciés du public. Cela ne fâche que les fâcheux, mais ce qui nous réjouit plus encore tient au constant élargissement des registres de l'écrivain, et à l'approfondissement de sa perception des choses. La transition des *Nains de jardin* au roman plus ample et plus grave que constituaient *Les Beaux Sentiments* fut très remarquable à cet égard, et c'est un pas de plus encore qui nous semble franchi avec *Une leçon de flûte avant de mourir*. De fait, le romancier parvient à y combiner son goût de la pointe satirique (avec le portrait carabiné d'une concierge acariâtre) et les éléments d'une observation plus généreusement empathique, qui s'incarnent notamment dans le très beau personnage d'un vieil homme revivant positivement dans le partage de sa passion pour la musique.

Veine caustique

Le premier attrait du nouveau roman de Jacques-Étienne Bovard tient cependant à la veine caustique de l'écrivain qui excelle à brocarder les traits et travers de comportements et de langage du Suisse moyen, proche en cela d'un Hugo Loetscher ou d'une Zouc. Sa M^{me} Malamondieu, type de la concierge régnant sur ses locataires en véritable Cerbère, symbolise (jusqu'à l'outrance) l'esprit terre à terre et même mesquin pour qui tout ce qui est artiste, étranger ou dérogeant tant soit peu à la norme ne mérite que soupçon. Gilles Vanneau, fringant étudiant de vingt-trois ans qu'elle accueille en ces lieux où il va louer un deux-pièces cuisine à trois cent quatre francs par mois (« une sacrée chance, pour vous... ») et qu'elle tâche de mettre dans sa poche, passera vite lui-même dans le clan de ses ennemis jurés, jusqu'au dénouement tragique (à la limite de la vraisemblance, à notre goût) dont elle fera les frais par sa propre faute.

Hommage à Mercanton

Cela étant, le personnage dominant du roman est d'une autre étoffe, que la dédicace du livre (« À la mémoire de Jacques Mercanton ») permet d'identifier, en partie tout au moins. De fait, ceux qui ont connu l'écrivain ne pourront que se le rappeler en découvrant le superbe personnage d'Édouard, qui en incarne une projection romanesque à valeur d'hommage.

Virtuose du violon dont la carrière n'a pu s'épanouir, l'octogénaire veuf Édouard Laroche passe des heures au violon et au violoncelle qui lui valent la vindicte de la terrible Malamondieu. Or l'arrivée de Gilles Vanneau, qui a des années de violon derrière lui et d'insoupçonnées ressources de sensibilité, va le faire

repiquer dare-dare en ramenant Gilles à son instrument. D'abord un peu réticent, le jeune homme se prend au jeu, puis le duo se mue en trio après la rencontre faite par Gilles d'une craquante jeune Aude aussi charmante que douée pour le piano. Le point culminant du roman est d'ailleurs le moment où, réunis chez Édouard pour y jouer le trio dit *L'Archiduc*, de Beethoven, les trois amis vivent ensemble la musique de « ce bon Dieu de tellement généreux génie ». Un thème du trio retentit en outre comme l'adieu d'Édouard à la vie, ainsi que le ressent son jeune compère à la reprise du premier mouvement de l'œuvre : « [...] la mort était là, le départ, la séparation, toutes les fins possibles, lucidement, sereinement vues et acceptées [...] ». »

Trésor en partage

Les thèmes dominants d'*Une leçon de flûte avant de mourir* sont à la fois ceux de la filiation et de la reconnaissance réciproque entre générations. Le motif central est le partage d'un trésor qui relève à la fois du savoir et de l'expérience existentielle, de l'art de vivre et de l'art tout court. Rien là-dedans de la thèse, mais une façon de « jouer » des personnages, affectivement très vibrants, comme de véritables instruments de musique se révélant l'un l'autre. Cette manière concertante d'évoquer les relations humaines est d'autant plus émouvante et belle, ici, que l'atomisation et la solitude, le rejet des vieux ou l'éclatement de la communauté fondent le bruit du monde actuel. À celui-ci, Jacques-Étienne Bovard oppose la musique des êtres sans se perdre dans l'évanescence. Ainsi la pauvre Malamondieu fait-elle finalement partie du « concert » dont la résonance intime, après lecture, mêle le rire et la peine, la joie de vivre de la jeunesse et la mélancolie du grand

âge, les humeurs quotidiennes et leur sublimation mélodieuse.

JEAN-LOUIS KUFFER
24 Heures, 2000

BELLES RENCONTRES

Des scènes inoubliables et des portraits bien campés. Le dernier Bovard est grave et ironique.

Avant de vous lancer dans une guerre contre la concierge de votre immeuble, faites un détour par *Une leçon de flûte avant de mourir*. Le nouveau roman de Jacques-Étienne Bovard, bien connu pour ses *Nains de jardin* et ses *Beaux Sentiments*, est une radiographie tour à tour ironique, tendre et grave de la vie d'un immeuble locatif.

M^{me} Malamondieu, retraitée et concierge, règne en maîtresse sur l'immeuble, son immeuble. Et lorsque le jeune Gilles Vanneau, vingt-trois ans, vient visiter l'appartement libre qu'il aimerait habiter, elle lui conseille de passer son chemin. Habitée à gouverner le petit monde de retraités qui vit sous son toit, elle voit le jeune homme comme un intrus.

Gilles s'installe pourtant, malgré quelques appréhensions. « Ce qu'on avait dû se morfondre, croupir et désespérer là-dedans. » Commence alors une relation tumultueuse avec M^{me} Malamondieu. Au centre du conflit, Édouard. Un homme de quatre-vingts ans, passionné de musique, qui deviendra rapidement l'ami de Gilles. Mais Édouard fait trop de bruit. Ancien violoniste, il passe son temps à jouer. Et M^{me} Malamondieu n'aime pas la musique. Ni les retraités, semble-t-il, qui lui rappellent certainement trop le vieillissement à l'œuvre. Gilles ne tarde pas à prendre le parti d'Édouard.

Les relations qui se tissent entre les deux hommes nous valent les plus belles images du roman. L'un a la vie devant lui, il se cherche, mais tout est ouvert. L'autre ne tient à la vie que par un fil. La musique, sa passion, qu'il veut faire partager à Gilles. La sympathie qu'il éprouve pour Édouard conduit Gilles à s'occuper de tous les retraits de l'immeuble pour leur rendre la vie plus facile.

Ce faisant, il s'attire les foudres de M^{me} Malamondieu. Et au lieu de faire preuve de compassion pour elle, il entre en guerre. Il ne parvient pas à comprendre que son emprise sur les locataires et sur l'immeuble est à M^{me} Malamondieu ce que la musique est à Édouard : sa dernière passion, le sens de sa vie. Car « le dernier cercle du désespoir, c'est le sentiment de n'être plus d'aucune utilité ».

Perdue dans son angoisse, ce d'autant plus qu'elle sait que son immeuble sera bientôt détruit pour faire place à un bâtiment moderne, pour faire place à la jeunesse, M^{me} Malamondieu va s'ingénier à pourrir la vie des locataires. Et Gilles à jouer les justiciers. On sent bien – Jacques-Étienne Bovard parsème son roman d'indices – que tout cela se finira très mal. On ne prive pas gratuitement une vieille femme acariâtre de sa raison de vivre...

Habité de personnages magnifiquement campés, *Une leçon de flûte avant de mourir* est traversé de quelques scènes inoubliables : une partie de « crapette » de M^{me} Malamondieu, un trio joué par Édouard, Gilles et Aude, les stratégies guerrières de M^{me} Malamondieu...

Jacques-Étienne Bovard y met en scène de manière très sensible la rencontre des générations et la solitude de la vieillesse.

CHARLY VEUTHEY

Coopération, 2000

UNE LEÇON DE FLÛTE AVANT DE MOURIR

« Et puis autant que vous sachiez tout de suite que c'est pas toujours drôle ici, rapport forcément au voisinage. » Dans cet immeuble délabré, planté dans une zone provisoire de la banlieue de Lausanne, M^{me} Malamondieu, concierge acariâtre et criarde, met en condition dès son arrivée le nouveau locataire. Elle veut tout d'abord s'assurer qu'il n'y aura pas de bruit supplémentaire à l'avenir. De toute façon ce n'est pas un immeuble pour un jeune homme, il n'y a que des personnes âgées, et il est prévenu que le voisin le plus désagréable, le violoncelliste accusé de tapage nocturne, sera le sien. Chauffeur de taxi la nuit, étudiant le jour, Gilles le narrateur n'est là que pour quelques mois, le temps de tourner une page affective et de terminer un mémoire de licence. Dès sa première rencontre avec Édouard, ce voisin musicien de quatre-vingts ans, une profonde amitié naît entre eux dont la musique sera le centre. Trop heureux d'avoir enfin quelqu'un, un visage en face de lui, Édouard, pour qui l'insurmontable était de n'être plus d'aucune utilité pour personne, rompt enfin le dernier cercle du désespoir. Passé depuis quatre ans au violoncelle pour pallier une arthrose qui le paralyse, il cherche à réconcilier Gilles avec le violon et lui offre son magnifique Guadagnini: « Il y a un âge pour prendre et un autre pour laisser prendre. » Sous les meilleurs auspices, car « Rien n'est beau qui ne vienne du dedans, cœur, âme, chair confondus, rien... », continuant les progrès, ils abordent les duos violon-violoncelle. Gilles sait qu'il ne sera jamais violoniste, mais le violon sera désormais un des piliers de sa vie. Mais jusqu'à quand cet immeuble, dans son équilibre instable, pourra-t-il continuer de vivre avec cette concierge qui en mal d'être aimée se confondait « avec ce rôle dérisoire dans lequel elle s'épanouissait, puisqu'elle était concierge » ?

Santé mentale, 2000

*LA MUSIQUE N'ADOUCCIT PAS
FORCÉMENT LES MURS*

Moins de deux ans après *Les Beaux Sentiments* (Prix des auditeurs de la Radio suisse romande 1999), Jacques-Étienne Bovard vient nous jouer *Une leçon de flûte avant de mourir*, petite musique de vie, et donc de mort, qui résonne dans les murs tristes d'un immeuble de grisonnants à dix kilomètres du centre de Lausanne. Maîtresse des lieux: M^{me} Malamondieu, concierge de son état, « strige » de qualité, envoyant « ses » locataires jugés trop âgés dans des homes. Un vampire qui aurait mérité sans se forcer une nouvelle dans *Nains de jardin*, recueil où l'écrivain vaudois s'en prenait déjà à certaines mœurs du pays.

Guerre rapide

À ceci près que Jacques-Étienne Bovard ne s'arrête pas ici à la « suisserie indécrottable » de la bête, mais en gratte la laide carcasse afin de tenter de saisir le mal qui l'habite. Et qui la fait maudire Édouard, talentueux violoniste arthrosé essayant de se reconverter dans le violoncelle. Avec peine. D'où la haine de « l'helvétique maniaque dans toute son horreur », peu encline à voir le propre en ordre de sa maison perturbé par de monotones grincements de cordes. L'histoire en serait sans doute restée à celle d'un mauvais voisinage sans l'emménagement, sur le même palier qu'Édouard, de Gilles, jeune homme sur le point de terminer son mémoire de licence et... ancien joueur de violon. Sous les conseils et avec le Guadagnini du vieux maître il va reprendre l'archet. En naîtra une intéressante relation entre deux générations, mais aussi une guerre rapide à l'issue fatale opposant la pipelette aux musiciens.

Mettant sa plume dans la main de Gilles, Jacques-Étienne Bovard livre un beau roman fait de bonheur ombragé. Un petit aperçu de la bonté des hommes et de leur bêtise qui, sans vraiment surprendre, se lit avec plaisir.

FRÉDÉRIC MAIRY
L'impartial, 2000

L'OBSERVATEUR CAUSTIQUE

Dès aujourd'hui, La Gruyère publie en feuilleton Une leçon de flûte avant de mourir, le dernier roman de Jacques-Étienne Bovard. Où dans une histoire de tendre amitié, l'écrivain vaudois donne une nouvelle preuve de son talent à ironiser la « suisse ».

Trop intellectuelle, la littérature romande? Auteur parmi les plus appréciés du public suisse francophone, Jacques-Étienne Bovard met à mal le vieux cliché à chacun de ses nouveaux livres. À quarante ans, le romancier vaudois est parvenu en quelques années à charmer des lecteurs de plus en plus nombreux. En partie grâce aux sourires que suscitent ses exemples de « suisse indécrottable ».

Une originalité qui lui a permis de collectionner les distinctions, depuis *La Griffes*, sortie en 1992: Prix Bibliothèque pour tous et Lipp Genève pour ce premier roman (après un récit et deux recueils de nouvelles), Prix Rambert pour *Demi-sang suisse* en 1995, Prix des auditeurs de la Première pour *Les Beaux Sentiments*, parus en 1999. Quant à son recueil de nouvelles *Nains de jardin* (1996), satire sociale fondée sur divers us et coutumes helvètes, il a connu quatre éditions et est en passe de devenir un classique de la littérature romande.

Tendresse et ironie

Paru l'an dernier, *Une leçon de flûte avant de mourir*, que *La Gruyère* publie dès aujourd'hui en feuilleton, se présente comme une tendre histoire d'amitié, évidemment sur fond d'observation ironique. Gilles, le narrateur, est un étudiant qui emménage dans un immeuble délabré. Il se lie d'amitié avec son voisin, un vieil homme qui apprend le violoncelle. Gilles se remet au violon et tous deux se lancent dans des duos enflammés, bientôt devenus trio grâce à l'arrivée d'une jeune femme dont le narrateur tombe amoureux. Tout serait pour le mieux sans la grincheuse concierge, M^{me} Malamondieu, qui entre en guerre contre les musiciens à coup de mesquineries.

Cette amitié improbable, ces méchancetés quotidiennes, Jacques-Étienne Bovard les écrit tour à tour avec tendresse ou avec l'humour pince-sans-rire qui lui est propre. Surtout, il prouve qu'il n'est pas qu'un pourfendeur de la médiocrité suisse. Dans un style toujours sobre, il excelle dans l'art de dépeindre des personnages. Sa finesse d'observation lui permet de leur donner une réelle épaisseur psychologique. Au point que chacun peut se reconnaître – ou reconnaître son voisin – dans ces petites lâchetés, ces émois ou ces simples plaisirs de la vie.

ÉRIC BULLIARD
La Gruyère, 2001

UNE LEÇON DE FLÛTE AVANT DE MOURIR

Après Les Beaux Sentiments, Jacques-Étienne Bovard publie, à nouveau chez Bernard Campiche, l'éditeur d'Orbe, Une leçon de flûte avant de mourir.

Ce roman est axé sur un tournant de l'existence de Gilles Vanneau (est-ce un clin d'œil à André Gide?), un étudiant que son amie a renvoyé. Gilles trouve alors, en banlieue lausannoise, un petit appartement pas cher, dans un immeuble locatif habité par des gens du troisième âge. À peine installé, il constate que ses colocataires sont régénérés par la concierge; et celle-ci lui fait comprendre sans tarder combien elle eût préféré qu'il ne vînt pas là.

Dès lors, une relation conflictuelle se développe entre eux, d'autant plus intense que l'étudiant va sympathiser rapidement avec les autres locataires. Son voisin de palier, un musicien octogénaire, lui redonne le goût de la musique et l'amène, après l'avoir fait travailler en duo avec lui, à tâter aussi du trio. Mais l'intrusion dans l'immeuble d'un piano à queue, accessoirement aussi d'une belle pianiste, provoque une réaction violente de la gardienne, qu'un sursaut d'indignation conduit à provoquer l'irréparable...

Un dénouement tragique, certes. Mais pour Gilles s'ouvre en revanche la perspective d'une orientation nouvelle, imprévue, dans sa vie jusqu'alors rectiligne, de sorte que tout cela, en fin de compte, *aura eu un sens*.

Dans ce microcosme de petits rentiers AVS émergent les deux figures antithétiques (et fortement travaillées par le romancier) de la concierge, M^{me} Malamondieu – une trouvaille, ce nom-là! –, et d'Édouard Laroche, le vieux violoniste; tous deux sont confrontés à la solitude provoquée par le veuvage et par l'angoisse de la décrépitude, morale autant que physique, qui s'incruste chaque jour plus profondément dans le cœur, leur esprit et leurs articulations... Alors, Édouard s'est muré dans sa « tour de musique » (il s'est mis au violoncelle parce que son épaule atteinte d'arthrite lui rend insupportablement douloureux l'exercice du violon), tandis que l'atrabilaire concierge saute sur toutes les occasions de décharger ses

humeurs, une manière pour elle d'exorciser sa détresse. En définitive, « pas d'autre alternative que la grandeur ou la mesquinerie contagieuse, l'art ou le meurtre... ».

Quant aux personnages secondaires du livre, l'auteur ne les distingue guère de l'ordinaire vaudois, chacun d'eux ayant son lot de courses à effectuer au supermarché et sa ration quotidienne de feuilletons télévisés bêtifiants (est-ce un pléonasme?); on note cependant au chapitre des distractions programmées de ces dames d'âge mûr, la pratique intensive d'un jeu de cartes un peu désuet, la *crapette*: est-ce un autre clin d'œil à Gide et à son «étrange famille»?

Jacques-Étienne Bovard nous donne là un livre fondé sur l'observation, au premier degré, de l'existence banale, pour ne pas dire médiocre, de ces personnes âgées que guettent l'accident de santé et les factures de fin de mois, et qui sont par ailleurs menacées – parce que la concierge est impitoyablement attentive à dénoncer aux services sociaux leurs premiers signes d'affaiblissement physique ou mental – d'un transfert dans un home ou dans un établissement médico-social.

Attachant par le regard qu'il porte sur ces gagne-petit de la grande banlieue, ce livre doit aussi être perçu comme un hommage à la musique – cet art dont le pouvoir d'illumination reste incomparable.

Un mot encore à propos du titre du roman. Il est explicitement inspiré de la requête de Socrate qui, condamné à boire la ciguë, aurait demandé, la veille de sa mort, qu'on lui amenât un maître de musique pour prendre une dernière leçon de flûte. Vérité, légende ou fabulation, peu importe, une telle demande se pare de plus de beauté que la faveur – moderne – de la dernière cigarette ou du dernier hamburger...

BERNARD VIRET
Journal de Sainte-Croix, 2000

LIRE

La musique pervertit les mœurs

Il n'y a pas que les concierges qui racontent des histoires, il y a aussi des histoires qui racontent des concierges. C'est le cas d'*Une leçon de flûte avant de mourir*, le dernier roman de Jacques-Étienne Bovard, mettant en scène un trio infernal qui vire vite au cercle vicieux: Gilles, l'étudiant et nouveau locataire, Édouard, vieux soliste esseulé, et M^{me} Malamondieu, concierge mi-femme, mi-démon. Laquelle voue une véritable haine à la musique et à l'harmonie naissant entre l'apprenti violoniste et l'ancien virtuose. Alors, ce qui aurait pu n'être qu'une banale querelle de voisinage et de nuisances sonores tourne à la tragédie. Savamment orchestrée, du reste, par l'écrivain vaudois.

CÉLINE PRIOR
Terre et nature, 2000

À VOUS LIVRE

À vous livre *ose espérer votre enchantement avec Jacques-Étienne Bovard et Une leçon de flûte avant de mourir.*

Joli texte, joli roman, jolies phrases, beau livre que celui de Jacques-Étienne Bovard, romancier, suisse, publié par cette maison de qualité qu'est Bernard Campiche.

Tout commence par la location d'une chambre dans un immeuble. C'est un peu cracra. Les lieux ne sont pas vraiment modernes ni confortables. Surtout tous les autres locataires sont vieux. Tout cela est narré par la concierge qui s'occupe des locations. Je peux vous dire que cette montée à l'étage et cette description sont du grand art. On

sent les odeurs décrites. On voit les papiers fatigués. On entend les marches qui grincent. Et la description des locataires et de leurs manies étage après étage par cette concierge un peu détestable transperce les portes et les fait voir mieux que s'ils se tenaient sur le palier.

Parmi ces locataires celui qui sera le voisin du jeune homme joue du violon et du violoncelle. La concierge le déteste, c'est une manie et du bruit... Magnifiquement. Les oreilles du nouveau seront plus que charmées par ces parcelles de beautés qui transpercent les pauvres murs. Et la rencontre se fera. Et les locataires deviendront prof et élève. Et la concierge ralera. Mais les autres s'enchanteront d'autant que le nouveau, le jeune, s'acharnera à réhabiliter le vieux musicien. Puis viendra le temps d'autres musiques. La belle Aude. De belles répétitions pour un improbable quatuor. La musique, les portées, la vie, la jeunesse, la vieillesse, la jalousie, l'adagio de l'amour et l'andante du désir.

Très beau.

N'hésitez pas, les livres de cet éditeur suisse peuvent se commander avec patience auprès de tout libraire de qualité.

DENIS LEDUC
À vous lire, 2001

ON L'A REPÉRÉ
UNE LEÇON DE FLÛTE AVANT DE MOURIR

Un étudiant s'installe dans un immeuble aussi croulant que ses locataires. Plein de bonnes intentions, il rend des services et se lie d'amitié avec son voisin, un virtuose déchu. Las! Mauvaise comme une sorcière narguée, la méchante concierge veille. De menus conflits en psychodrame, tout dégénère très vite. Mais le jeune Gilles aura

appris à vivre. Et renoué avec la musique, qui transcende cette fable subtile et bien vue.

R. BA.
Biba, 2000

LA CHRONIQUE
JACQUES-ÉTIENNE BOVARD
UNE LEÇON DE FLÛTE AVANT DE MOURIR

Si le milieu littéraire hésite sur son jugement à propos de Jacques-Étienne Bovard, un large public lui fait la fête depuis longtemps déjà, auréolant de divers prix des lecteurs les huit livres publiés à ce jour. Les nouvelles des *Nains de jardin*, publiées en 1996, en sont même déjà à leur quatrième édition.

C'est que l'auteur a choisi pour champ d'investigation la suissitude, celle des copropriétés et les lotissements de villas, celle de la prudence, voire de la méfiance, mais aussi de l'ouverture aux autres et de la générosité. Auteur de romans et de nouvelles, Bovard explore à chaque fois un pan de la réalité suisse contemporaine, du moins francophone, pour dresser, à la manière d'un puzzle, une sorte d'état de situation.

Dans son quatrième roman, Bovard joue sur l'opposition entre deux figures antinomiques : Édouard, vieil homme de quatre-vingts ans, brillant violoniste, plein d'intelligence, de finesse et de générosité, et M^{me} Malamondieu, concierge acariâtre, bête et méchante et bien sûr obsédée d'ordre et de propreté. Entre eux deux, un jeune étudiant en Lettres de vingt-trois ans, en train de rédiger son mémoire, désarmé et triste après la rupture avec son amie et, surtout, prometteur violoniste. Pour toile de fond, une vieille maison vouée à la démolition, où vivent encore diffici-

lement plusieurs personnes âgées d'une plus que modeste rente AVS.

L'amitié et la complicité qui se développent entre les deux hommes ne cesseront d'être entravées par les assauts répétés de la mégère de service. Pourtant, par-delà le drame qui se noue tout au long du récit pour éclater à la fin, se déploie aussi une expérience plus forte, plus prometteuse que la médiocrité apparemment victorieuse. Pour que, comme le dit le héros, tout cela ait enfin eu un sens. Une manière de dire que si l'on ne peut infléchir toujours le cours des choses, du moins peut-on les vivre de manière à leur donner une épaisseur propre, une perspective personnelle.

C'est ce chemin que le roman s'efforce de tracer et c'est sans doute ce qui séduit le plus un très large public. À partir de situations et de personnages simples, le romancier construit à gros traits une histoire positive et valorisante où chacun peut se projeter et renforcer son ego à sa guise. Il n'est pas sûr que ces bonnes intentions rencontrent un écho enthousiaste chez tous les lecteurs, mais on ne saurait reprocher à Bovard de ne pas savoir écrire un roman, à la manière d'un bon artisan, avec patience et amour du métier, comme le luthier de son cœur.

CLAUDE-ANNE BORGEAUD
WOL, 2000